



CHARLES COMPODONICO

MORT DE SES BLESSURES LE 20 JUIN 1916,
A SAINTE-MENEHOULD

Promotion 1908. — Lettres.

Charles Compodonico fait incontestablement partie de cette élite que la guerre a fauchée, et l'on ne sait ce qu'on doit regretter le plus en sa mort, le professeur, le chef militaire, l'homme ou le poète. Né le 7 mai 1888 à Châteauroux, les épreuves l'attendent et le mûrissent : il perd sa mère, son père, et, réduit à une condition fort modeste, travaille avec acharnement et tient la tête dans toutes les classes et concours, 1^{er} au cours complémentaire, 1^{er} à l'École normale, 1^{er} à Saint-Cloud, 1^{er} au professorat. Et le voilà, en 1912, après un séjour d'un an en Angleterre, de six mois à Florence, de quelques mois en Belgique, en Allemagne, professeur de lettres à Parthenay, puis à La Rochelle, communiquant à ses élèves, avec quelle ardeur, quel charme, quel prestige (ils le diront tous!), sa science

ainsi acquise sous la triple discipline des excellents maîtres de Saint-Cloud, des voyages et des malheurs.

Envoyé par le Gouvernement, qui sut vite le distinguer, en mission de propagande française en Bulgarie, il apprit, à Sofia, la déclaration de guerre. Il rentra à grand'peine sur le *Saghalien*, tenu des heures sous le feu du *Goeben*. Il demanda aussitôt à partir pour le front et il y était enfin au grand moment : il partagea la pire détresse de tous, le 2 septembre 1914, et eut l'immense joie d'aider à la plus grande des victoires. Sergent aux batailles de la Marne et de l'Aisne, il fut rapidement promu sous-lieutenant, puis lieutenant au 123^e d'infanterie. Sa citation du 7 mai 1916 le montre « prenant immédiatement un ascendant moral considérable sur ses soldats » (1). Mais voici le jour néfaste où, au Four-de-Paris, Compodonico est blessé grièvement. Il succombe, deux jours après, à l'hôpital de Sainte-Menehould, chevalier de la Légion d'honneur et cité au Grand Quartier général : « N'a cessé depuis le début de la campagne de se faire remarquer par son activité, son dévouement, son énergie. S'est particulièrement distingué par sa belle conduite au cours des durs combats du 3 au 13 mai 1916 ; a été blessé très grièvement le 18 juin alors qu'il visitait les tranchées de première ligne dont il avait la garde. »

Belle carrière militaire rehaussée de toutes les vertus de l'homme ! J'ai vécu dans son intimité depuis son entrée à l'École normale, jusqu'à ses derniers moments où j'ai eu le triste bonheur d'occuper une de ses dernières pensées, et je puis dire qu'il n'y eut pas d'âme plus élevée que la sienne. Je ne vois pas de vertus qui lui fussent inconnues : tempérance, modestie, reconnaissance, maîtrise de soi, généro-

(1) Voici le texte complet : « Officier d'une énergie et d'un courage éprouvés. Le 7 mai, a été enseveli dans un abri. Dégagé à grand'peine, a aussitôt parcouru le front de sa section sous un bombardement d'une extrême violence, organisant avec le plus grand calme le sauvetage de quelques-uns de ses hommes ensevelis sous les éboulements. Désigné quelques jours plus tard pour prendre le commandement d'une compagnie, a pris immédiatement un ascendant considérable sur ses nouveaux soldats. »

sité. C'est à ses sœurs et à ses amis qu'il faut demander tout ce que son commerce comportait de charme, de distinction, de hauteur de vues, de noblesse de sentiments. Je relis le mot qu'il laisse aux siens, comme dernières volontés : « Ne me pleurez pas, car j'aurai quitté cette vie sans révolte, sinon sans quelque intime regret... Aujourd'hui, je m'en vais avec la petite illusion — oh ! bien sans fanatisme, que ma conduite aura servi une cause qui me dépasse, et je m'en vais en outre au moment même où ma vie n'est la condition d'aucune autre... Soyons prêts à partir à toute heure : la seule peur de vos larmes me fait hésiter pour l'instant. »

Qui s'étonnera qu'une intelligence si fine et une moralité si élevée aient demandé à la poésie ses moyens d'expression. Charles Compodonico a laissé cinquante poèmes, dont dix, auxquels il a mis la dernière main, sont de purs chefs-d'œuvre, et depuis sa mort ont été applaudis maintes fois dans son pays. Cette âme, vivement éprise de musique, d'art, de poésie, de vertu, a chanté divinement la *Pathétique de Beethoven*, le *Saint Jean-Baptiste de Vinci*, la *Victoire de Samothrace*, le *Patriotisme et l'Art de d'Annunzio*, la splendeur symbolique de la fameuse parole : *Debout les Morts !* Et quels poèmes poignants sur la cathédrale de Reims, sur la vie des poilus : « Nous ne connaissons plus la douceur des dimanches » ! Poésies toutes pleines de grandes pensées et de merveilles de coloris et de rythme.

Telle est la perte que nous avons faite le 18 juin 1916.

P. THIBAULT.

Sur la fin de Charles Compodonico, les témoignages ont été recueillis sur place par notre collègue M. Bertin, inspecteur primaire à Vitry-le-François, à la demande de M. Bonnaric :

« Blessé au Four-de-Paris, le 18 juin, à vingt heures quinze, il arriva le 19 à l'hôpital Margaine (école de garçons déposée depuis la guerre) entre minuit et une heure du matin. Le décès survint le vingt, à sept heures du matin. La blessure

est due à une balle, tirée à courte distance ; entrée lombaire, sortie au flanc droit ; elle provoqua une hernie intestinale et un éclatement hépatique. On espéra le sauver, car le corps était très sain ; il fut laparotomisé, mais il ne s'est pas réchauffé ; il s'affaiblit progressivement et conserva jusqu'à la dernière minute toute sa lucidité d'esprit. Il s'est, à tout instant, bien rendu compte de son état et s'est vu mourir.

« Au moral, Compodonico fit l'admiration de tout le personnel de l'hôpital. Il montra un « courage extraordinaire » : telle est l'expression de tous ceux qui l'ont approché à ses derniers moments. A son arrivée à l'hôpital, il annonça qu'il avait refait le tour de ses idées et qu'il ne voyait rien à y changer ; en conséquence il demanda qu'on le laissât tranquille de ce côté et qu'on lui fit des obsèques sans appareil religieux. L'aumônier, informé de ses intentions très nettement proclamées, n'osait s'approcher de lui. Il vint pourtant en s'excusant. Il fut très bien accueilli et fut invité à revenir, mais simplement pour causer. Compodonico sut qu'il était proposé pour la Légion d'honneur ; mais comme pour les autres blessés, on n'osa lui remettre la croix, de crainte de provoquer chez lui une trop forte émotion qui l'aurait tué. Cette crainte fut sans doute vaine en ce qui le concerne, car il conserva son sang-froid jusqu'au bout, ne se laissant pas tromper par les bonnes assurances qu'on lui donnait sur son cas, analysant ses propres sensations et regardant la mort bien en face, sans le moindre effroi. « Il est mort en vrai stoïcien et nous a tous émerveillés par son superbe courage », m'a dit son infirmier. Ce témoignage, qui me paraît bien résumer l'impression du personnel hospitalier, peut être considéré comme précieux : car ledit infirmier n'était autre qu'un prêtre et les hôpitaux de Sainte-Menehould ont déjà vu mourir, depuis la guerre, plus de 5.000 de nos enfants. » (Lettre du 2 juillet 1916.)